

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 55 (1910)
Heft: 10

Artikel: Les manœuvres du 2me corps d'armée
Autor: Favre, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LV^e Année

N^o 10

Octobre 1910

LES MANŒUVRES DU 2^e CORPS D'ARMÉE

Les manœuvres du 2^{me} corps d'armée qui se sont déroulées dans la plaine de l'Aar d'abord, puis dans le Jura, ont offert un intérêt particulier, soit par suite de la présence d'une forte division de cavalerie, soit à cause du terrain qu'elles ont couvert. Elles avaient attiré comme on sait un nombre inusité d'officiers étrangers, et l'on peut supposer que cette affluence était motivée par l'importance de la région du Jura et par l'attention croissante qu'éveillent les expériences de notre armée.

On nous permettra de donner ici quelques notes à bâtons rompus, sur les points qui nous ont paru dignes d'être relevés.

Ces exercices qui imposaient à la direction des manœuvres et au haut commandement de réelles difficultés, se sont passés avec beaucoup d'ordre, ordre qui, on le remarque avec plaisir, va croissant chez nous. Ceci nous amène tout naturellement à faire une remarque générale.

Lorsqu'on suit annuellement nos manœuvres, on a l'impression que la direction a une tendance à intervenir plus souvent, soit pour corriger l'initiative des chefs de corps, soit pour donner suite à des considérations de manœuvres. Nous n'entendons point dire ici qu'il faut tolérer des absurdités tactiques et il est en outre évident que les questions de feu et de pertes doivent être arbitrées. Nous voudrions seulement affirmer que, suivant notre ancienne coutume, toute initiative plausible doit être autant que possible encouragée.

Si nous insistons sur ce point c'est que, jusqu'ici, nos exercices ont été caractérisés par une grande liberté laissée aux parties, même au risque de quelques conséquences fâcheuses. C'est là un bienfait inestimable et que bien des armées ne possèdent pas au même degré.

Si on limite au delà du strict nécessaire les décisions du chef de

corps ou si, par des prescriptions de manœuvre, on arrête un mouvement heureux, on affaiblit l'initiative et on décourage l'officier. Peut-être en temps de guerre la chose serait-elle justifiée. On ne doit alors rien laisser au hasard, à cause de l'importance des résultats, et si l'on peut par un ordre supprimer des doutes dans l'esprit d'un officier, il ne faut pas hésiter à le faire. Mais il n'en est pas de même en temps de paix. Il s'agit alors, surtout chez nous, d'une pure école d'instruction et, pour développer cette initiative si nécessaire de nos jours, il faut que les questions douteuses soient tranchées dans le sens de la plus grande liberté.

Lorsqu'il s'agit d'une erreur (toutes réserves faites comme nous l'avons déjà dit), la chose a aussi son importance. Notre armée vit autant de ses erreurs que de ses réussites et l'auteur du méfait lui-même s'il a quelque valeur, une fois dûment convaincu, s'en souvient toute sa vie et n'y retourne plus.

Mais, pour que l'erreur porte ses fruits, il faut qu'elle ait la liberté de se prononcer avec ses conséquences douloureuses. Si on l'arrête dans son germe, outre le découragement, on fait naître des doutes et de ces doutes l'amour propre peut s'emparer pour contester les faits. Le jugement du tribunal n'a plus son plein effet.

On dira cependant qu'il y a des considérations de manœuvres qu'il faut faire prévaloir ou bien que l'instruction de la troupe exige une certaine limitation de la liberté. Mais les prescriptions de manœuvres peuvent, en général, être édictées aussi bien après un mouvement que pendant l'action. Quant à l'instruction de la troupe, une erreur tactique, à moins qu'elle ne soit très grossière, ne l'affecte pas beaucoup. Lorsque le désordre s'en mêlera, il sera temps d'intervenir.

Ce qui préoccupe le plus le public militaire (et aussi le public civil) c'est de savoir si la nouvelle organisation et particulièrement le service annuel ont déjà produit des fruits visibles.

Le public peut être rassuré à la suite des manœuvres du 2^{me} corps. Depuis 3 ans, que la nouvelle loi est appliquée, le progrès est manifeste. Dans les années précédentes, il est vrai, on le cherchait un peu, avec l'espoir de le trouver. Aujourd'hui, bien que l'on puisse entrevoir de plus grandes améliorations encore

à mesure que les années passeront, la cause de la loi est gagnée. Comme on s'y attendait, la chose est particulièrement évidente dans l'infanterie. C'était un plaisir de voir, en marche, en manœuvre et au cantonnement ces deux belles divisions solides et disciplinées, et cela malgré le mauvais temps qui passe pour être fidèle au 2^{me} corps et qui a imposé à la troupe un surcroît de fatigues bien supportées.

La troupe est beaucoup plus en mains qu'autrefois, et cela se voit dans toutes les phases de son activité, mais surtout sur le terrain. Manœuvre et déploiement se font avec méthode et les subdivisions, dans l'avant-ligne, et dans les réserves, présentent un aspect d'ordre qui montre que l'on commence à pratiquer sérieusement l'ordre dispersé. Le 7 septembre, par exemple, le combat s'étendait jusqu'à la crête du Jura qui règne entre Delémont et les Rangiers. Les spectateurs qui avaient atteint le sommet pouvaient jouir de la vue des deux partis adverses et constater l'aspect ferme des lignes et leurs mouvements réguliers. Il semble donc qu'il y ait un grand point de gagné. Lorsqu'on se souvient de l'anarchie tactique qui régnait il y a quelques années, faute d'une doctrine bien établie, on constate avec plaisir les progrès amenés et par la nouvelle loi militaire et par le nouveau règlement d'infanterie.

Il ne faudrait cependant pas tirer trop de vanité de cette avance parce qu'une partie en est due à une disposition de la loi qu'il était difficile d'éviter. Il est évident en effet que ce ne sont pas seulement les progrès faits par l'instruction qui rendent un bataillon plus maniable, mais aussi le fait que la loi a réduit le nombre des classes d'âge appelées aux manœuvres et par suite les effectifs. On pouvait noter des compagnies qui ne dépassaient pas sur le terrain 120 fusils¹. Cet effectif réduit est bien plus aisé à manier et en outre ce sont les anciennes classes qui introduisent volontiers quelque relâchement dans la marche et la manœuvre.

Que ces effectifs soient faibles et que tant de classes restent non appelées en temps de paix, cet inconvénient est une nécessité malheureuse compensée par d'autres avantages. Il semble cependant que l'appel d'une classe de plus aurait été bien utile. En

¹ Dans la 1^{re} division, la 2^e brigade avait des effectifs à peu près analogues, tandis que la 1^{re} brigade restait au-dessous de ce chiffre. Il semble au contraire que dans la 8^e division les effectifs sont plus élevés.

tous cas, il ne faut pas perdre de vue cette question importante et se souvenir que, dans un bataillon de 800 hommes, 300 hommes environ ne sont pas présents en temps de paix.

Un autre point à relever, c'est que, si nous avons fait un premier pas, le second reste à faire. L'ordre déployé dans la manœuvre est un symptôme que la souplesse et l'adaptation au terrain font encore défaut. Si l'on aperçoit dans un front de combat de longues chaînes parfaitement alignées, c'est un signe évident que les couverts ne sont pas assez utilisés. En effet, il est bien rare que ces couverts se prolongent et permettent une parfaite correction de lignes sur le front d'un bataillon et même souvent d'une compagnie. C'est l'affaire des sous-ordres, chefs de section et même chefs de groupe, de savoir employer ces couverts. Tout en ne s'écartant pas trop du terrain échu à leur compagnie, ils doivent avoir assez d'indépendance pour choisir le point exact où leurs subdivisions sont le mieux protégées pour ouvrir le feu, en attendant un nouveau bond.

Dans le mouvement en avant, même inconvénient. Bien que la ligne se fractionne mieux que par le passé, l'alternative régulière du feu et du bond en avant se pratique insuffisamment. Souvent, lorsqu'une partie de la ligne se lève, la fraction voisine avance peu après, tandis qu'elle devrait rester couchée et continuer le feu jusqu'au moment où la subdivision poussée en avant, de nouveau couverte, a ouvert le feu à son tour. Ce point est capital, car les effets des armes modernes ne permettent pas à l'assaillant de progresser, s'il n'est pas appuyé par le feu d'une partie de sa ligne.

Aux grandes distances de feu, la marche en ligne de colonnes laisse aussi à désirer. D'après le règlement, chaque section doit choisir son chemin et modifier sa formation suivant les circonstances en conservant le contact, et cela doit se faire pour ainsi dire mécaniquement.

Enfin, dans la défensive, on voit parfois des lignes imprudemment étalées à mi-pente en face de l'ennemi. On a beaucoup employé la pelle, et assaillants et défenseurs se sont retranchés avec activité en plein cours de manœuvre. C'est là un fait réjouissant ; mais lorsque ces couverts artificiels n'existent pas, il est clair que le défenseur doit se protéger aussi bien que l'assaillant et qu'il ne peut prendre position qu'à l'abri et non sur une pente dépourvue d'accidents.

Le cheminement dans le terrain et l'utilisation de ce dernier doivent donc encore être appris. Ce point a fait l'objet des remarques d'officiers étrangers compétents et l'on ne saurait dire qu'ils se soient trompés. Lorsque le soldat lui-même aura compris, l'habitude deviendra pour lui une seconde nature et la tâche de ses supérieurs en sera beaucoup plus aisée. On a tellement négligé ces points de vue pendant nombre d'années qu'il est difficile de se débarrasser tout de suite des mauvaises habitudes. Le progrès ne peut être que graduel et il est encourageant de constater qu'il existe.

Une deuxième critique a été faite à propos de la trop grande étendue des fronts occupés par les divisions. Il faut reconnaître que le terrain y poussait plus ou moins. Mais l'exagération des fronts et l'absence de réserves suffisantes ont, pour l'attaque surtout, des conséquences désastreuses. Une seule ligne de tirailleurs à peu près dépourvue de soutiens ne saurait l'emporter sur un défenseur en position, bien couvert et utilisant tout son feu.

Ordre dispersé n'est pas synonyme de faiblesse et d'insuffisance. Ce n'est pas une raison parce que les Japonais, en face d'un ennemi peu offensif et manquant d'ailleurs de troupes eux-mêmes, ont été forcés de tout jeter dans leur première ligne pour que l'on supprime de parti pris les réserves. On pourrait aussi bien dire que puisque le combat amène forcément du désordre, il faut se garder de toute formation. Ainsi on organiserait le désordre et l'on réglerait le déficit. Ce point a été traité spécialement dans la critique du commandant de corps.

Les réserves ont toujours existé et elles paraissent être un principe immuable de la tactique. Aujourd'hui, sans parler de l'effet moral, elles servent à combler les vides aussi cruels que subits de la première ligne. Avec elles on pare à la contre-offensive, on prolonge le front et on fait face à l'imprévu.

Elles ont dans la guerre moderne une tâche spécialement importante, c'est de soutenir de leur feu la première ligne, toutes les fois que le terrain le permet. De même que dans celle-ci une section appuie de ses balles le bond d'une section voisine, de même la seconde ou la troisième ligne doit chercher à protéger de son feu le mouvement de la première. Au moment décisif, elle doit le faire, même à découvert en attirant sur elle une partie du feu ennemi. Si la première ligne n'est pas soutenue

par ce feu et celui de l'artillerie, comment pourra-elle réussir contre un ennemi en position, quand elle approche découverte et en partie privée de son propre feu? Et il en sera à peu près de même de la réserve du défenseur dans la contre-attaque.

Si l'importance des crêtes en terrain montagneux est un point souvent discuté, leur attirance, pour parler moderne, ne l'est pas. Qu'y a-t-il de juste dans cette attraction? Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'à part les circonstances purement tactiques, le problème est aussi psychologique et que sa solution dépend beaucoup du tempérament de l'ennemi. Suivant que la crête l'attire plus ou moins, la nécessité de l'occuper varie et le doute qui en résulte est de nature à pousser le défenseur vers l'occupation.

Sans vouloir trancher une question dont la solution diffère suivant les cas, on peut dire que la manœuvre du 7 septembre a clairement montré que la crête devait être occupée ce jour là.

La 5^e division, dont le gros était placé dans une forte position à l'ouest de Develier et à Montchoisy, occupait, avec sa gauche, la crête principale du Jura et ses premières pentes situées à l'est des Rangiers. Elle y avait envoyé 4 bataillons d'infanterie et deux batteries d'artillerie. C'est dire que cette crête n'est point inaccessible. A une hauteur de 876 m. elle est traversée par la route Develier-Bourrignon, et si ses pentes boisées sont raides, la crête elle-même est très praticable. L'artillerie y a trouvé des positions et par son feu un peu plongeant, elle a mis hors de combat un groupe d'artillerie ennemie placé 400 m. plus bas au sud de la route Develier-Delémont et sur les premières pentes du mamelon de Sainte-Fontaine. Si la 5^e division n'avait pas occupé cette crête, l'ennemi, ainsi qu'il a tenté de le faire, s'en serait emparé et aurait pu tourner de près son aile gauche et lui couper la retraite vers les Rangiers.

Une fois assurée de ce côté, la 5^e division l'était aussi sur sa droite. Ainsi que l'a montré le combat, la position de Montchoisy ne peut être tournée dans la vallée de la Sorne, que par un mouvement à grande envergure. Tout le terrain de la vallée est découvert jusqu'à Bassecourt en amont, et même au-delà. Si l'ennemi avait tenté de tourner plus loin encore, par Glovelier, il aurait été vu et la réserve du défenseur, placée sur la route des Rangiers, à la croisée des chemins de Montavon et de Se-

prais, pouvait arriver à temps à Seprais ou aux Rangiers pour barrer le chemin.

Du côté de la crête du Jura, la 5^e division a facilement repoussé l'aile droite ennemie, grâce à l'avantage du terrain et grâce à sa supériorité numérique. Lorsque la manœuvre s'est terminée, descendant rapidement à travers les bois, cette aile gauche était en position sur le flanc ennemi, front contre la route Develier-Délémont et non loin de celle-ci.

On pourrait peut-être penser cependant, que les troupes de la 5^e étaient un peu trop nombreuses de ce côté-là. Une des batteries eût été très nécessaire à l'aile droite vers Monchoisy, où le défenseur souffrait d'une infériorité marquée d'artillerie, et peut-être un bataillon de plus de ce même côté n'aurait pas été inutile. Il semble donc que si l'on ne peut résoudre la question des crêtes que dans chaque particulier, on puisse conclure de ce qui précède que lorsqu'on occupe cette crête, il ne faut pas y dépenser trop de monde. Ces troupes trouvent dans le terrain un auxiliaire naturel et leur excédant peut faire besoin ailleurs.

C'est l'action de la cavalerie qui a le plus prêté à discussion, non pas que la belle division de 15 escadrons que l'on a vue évoluer ne put être présentée à des connaisseurs. Personnel et matériel faisaient la meilleure impression. Mais on a discuté de son emploi et on a trouvé généralement qu'elle n'avait pas assez exercé son métier, c'est à dire l'offensive et principalement l'offensive dans le service d'exploration. Le terrain dans le Jura et le mauvais temps ne facilitaient pas, il est vrai, l'emploi de la division; mais il en sera plus ou moins toujours de même chez nous, et néanmoins, il faut que notre cavalerie apprenne à pratiquer son art.

Il semble que dans ses derniers exercices de masses, elle ait cependant beaucoup gagné au point de vue de la manœuvre et de la cohésion. C'est ce qu'ont pu constater les spectateurs qui ont assisté au déploiement de la division près de Porrentruy. D'après de bons juges, il y a là un véritable progrès et il semble qu'il faille encore peu de chose pour la mettre à même d'agir en force avec la souplesse voulue. On a donc à peu près l'instrument et il ne manque plus que de s'en servir.

Mais pourquoi, a-t-on dit, lors du passage de l'Aar, la cava-

lerie n'a-t-elle pas éclairé son front à distance, au delà du point de passage, au lieu de rester derrière la rivière?

Pourquoi dans le Jura n'a-t-elle pas fait de même et ne l'a-t-on pas lancée à travers les gorges et les cols à la rencontre et à la découverte de l'ennemi?

Lorsque la 3^e division a débouché par ces passages dans la plaine de Delémont, la cavalerie est partie tard des Rangiers à sa rencontre. On aurait dû lui donner largement mains libres au lieu de la coller aux têtes de colonnes de la 5^e division. Si elle était arrivée plus tôt à Courrendlin, elle aurait pu reconnaître et procéder à une défense plus sérieuse de l'entrée de ces gorges; et par suite retarder davantage le débouché de la principale colonne de la 3^e division. Ce retard aurait été encore accentué si on lui avait attribué une ou deux batteries d'artillerie. Elle en avait au passage de l'Aar et elle en a fait un usage insuffisant. Raison de plus pour lui en donner dans le Jura afin de lui apprendre à la manier. Et cela d'autant plus que la nouvelle organisation mettait à sa disposition de nouvelles facilités pour s'en servir.

Si l'on avait fait cela, on aurait vu réellement et complètement se prononcer les conséquences tactiques du passage en plusieurs colonnes de la 3^e division à travers les défilés, ce qui eût été intéressant et instructif. En d'autres termes, les deux colonnes de droite de la division seraient venues dégager la colonne principale arrêtée à l'entrée des gorges de Moutiers. Au lieu de cela, il n'y a eu qu'un petit combat à Courrendlin, où la sortie des gorges a été forcée sans grand'peine. Plus à l'Est; la 1^{re} brigade de dragons, toute placée pour retarder les colonnes de droite au sortir des cols, puis dans un bon terrain, entre Courrendlin et Courronx, a pu à peine marquer le mouvement. Le lendemain, toujours dans un esprit non offensif, on a placé la division de cavalerie à l'aile gauche de la 5^e division, au-dessus de Delémont, dans un secteur montagneux où elle ne pouvait faire que de la défensive pure. A l'aile droite, elle aurait eu un beaucoup meilleur terrain et peut-être une excellente occasion de se montrer. En effet, à cette aile 4 bataillons de la brigade Immenhauser faisaient contre l'extrême gauche de la 3^e division, un retour offensif heureux partant de Courfaivre; et ce mouvement ne rencontrait que peu d'opposition au début. Grâce au terrain, la cavalerie pouvait arriver à couvert derrière

l'infanterie et chercher de là à atteindre le flanc ou les derrières de l'ennemi, peut-être même son artillerie placée au-dessus de Rossemaison. Du moins était-elle fondée à l'espérer et elle aurait pu tenter de le faire.

Un dernier point que l'on a déjà eu l'occasion de noter, c'est que la cavalerie, lorsqu'elle occupe une position, ne se préoccupe pas assez d'avoir une ligne de retraite assurée, ou à couvert. C'est ainsi que le 5 septembre, abandonnant Courrendlin, elle a occupé près de là tout le mamelon boisé situé entre Châtillon et Rossemaison. Forcée peu après à la retraite, la 2^e brigade ne pouvait franchir, derrière elle, les pentes raides de la crête. Quelques détachements ont par suite dû défiler au bord du bois, du côté de l'ennemi, à sa vue et sous son feu. Il eût suffi, pour une défense momentanée, d'occuper l'extrémité ouest de la colline (et le col de Châtillon) sans s'inquiéter du milieu qui était impraticable.

En somme, il devient apparent, lorsque notre cavalerie est réunie en masses, qu'elle n'a pas encore, surtout au point de vue défensif, le sens tactique de l'infanterie. La chose est naturellement beaucoup moins évidente lorsque cette arme manœuvre avec de petits effectifs. Maintenant que le combat à pied est une nécessité quotidienne, il est désirable qu'elle se perfectionne et elle y arrivera certainement.

Toutefois, si grande que soit l'importance actuelle du combat à pied, il ne faut pas perdre de vue que la cavalerie est de son essence offensive et que si on ne lui conserve pas cet esprit traditionnel, on n'aura plus en mains qu'une arme brisée. C'est pour avoir méconnu cette vérité que l'on a un instant trop versé dans l'infanterie montée mise en évidence par la guerre Sud-Africaine. A l'heure qu'il est, les Anglais eux-mêmes en reviennent quelque peu et vouent un soin particulier au dressage offensif de leur cavalerie. Même leur yeomanry (milice à cheval) qui n'est armée à la Boer que du fusil sans bayonnette, réclame un sabre que l'on hésite à lui accorder, de crainte qu'elle ne conçoive pour la charge un amour immodéré.

S'il n'y a pas eu de charge dans la guerre de Mandchourie, c'est beaucoup parce que la cavalerie japonaise était trop faible et la russe trop peu offensive. Seuls les Anglais ont eu deux fois (ou trois fois) dans la guerre d'Afrique l'occasion de charger avec succès, à Elandslaagte d'abord et à Diamond-Hill ensuite.

Mais par suite des circonstances, leur cavalerie a surtout été employée comme infanterie à cheval. Avec un ennemi entièrement et supérieurement monté, la poursuite était d'ailleurs chose impossible.

Pourrait-on peut-être compter comme une troisième charge le brillant mouvement au galop de la division de cavalerie French marchant sur Kimberley après le passage de la Modder? Les pertes furent petites et l'ennemi peu nombreux ne tint pas jusqu'au bout. Aussi ce mouvement semblerait-il plutôt représenter, suivant le terme anglais, l'acte de galoper dans la position. Mais encore faut-il, pour ce genre d'opération motivé par la faiblesse supposée de l'ennemi être prêt à charger à fond, car on ne connaît guère d'avance la force exacte de l'adversaire. La chose ne peut donc être menée à bien qu'avec l'arme blanche et au moyen de cet esprit offensif qui est l'âme de la cavalerie. Peut-être ce genre d'attaque aura-t-il une importance spéciale dans l'avenir. En tous cas, il est bon de remarquer que ce petit combat de la division French a eu une influence décisive sur toute cette partie de la campagne sud-africaine.

Mais cet esprit offensif s'exerce aussi dans le service d'exploration. Là il faut avancer avec audace et l'on peut rencontrer de la cavalerie ou de faibles détachements à pied qu'il faut percer pour voir mieux et plus loin. Dans ce rôle capital, la cavalerie peut même avoir à exercer l'offensive à pied qui lui est à peu près interdite en présence des masses d'infanterie, le nombre des fusils disponibles restant chez elle au-dessous de la moitié de ses effectifs. Elle possède, il est vrai, des mitrailleuses et, dans l'avenir, on pourra la renforcer de compagnies cyclistes et d'artillerie. Mais ces renforts, si nécessaires qu'ils soient, n'auront généralement tout leur effet que dans l'exploration et en face de faibles détachements.

Au point de vue de cette exploration, il semble que l'on aurait pu, depuis quatre ans, faire davantage. Si les premiers exercices de divisions étaient surtout des essais et des essais de combat contre de fortes unités d'infanterie, l'on a croyons-nous trop persévéré dans cette voie aux manœuvres des 3^e et 2^e corps. Il est vrai que dans nos exercices nous n'avons pas toujours entrepris des distances suffisantes. Raison de plus pour profiter des occasions lorsqu'elles se présentent comme cette année.

D'une façon plus générale, on voit clairement aujourd'hui que

notre cavalerie doit passer, chaque année autant que possible, par les expériences de la réunion en masse. Il faut que chaque année la division formée ait à sa tête un chef doué du coup d'œil nécessaire et spécial à cette arme. Ce chef formera une école après lui. Le chef manquant, tout convergerait forcément dans la division vers l'immobilisme et l'absence d'offensive. Mais cela ne suffit pas non plus. Il faut encore que le haut commandement ait l'occasion de se familiariser avec l'emploi de gros effectifs de cavalerie, sous peine de la paralyser, faute d'habitude, en cas de guerre. Ces faits indiquent pour l'avenir la nécessité de continuer sans relâche et systématiquement les essais commencés tout en tenant compte de l'expérience.

Tout officier d'état-major devient soucieux au seul mot de *Trains*. On oublie parfois les trains et, lorsqu'ils reçoivent leurs ordres à temps, il arrive aussi qu'ils s'oublient eux-mêmes sur la route. Combien la guerre serait plus agréable si l'on décidait que l'armée suivra les trains au lieu du contraire. A certains égards, il serait pourtant fâcheux d'en arriver là.

La chose a une importance particulière pour les trains de vivres dits légers, sans doute par ironie. Les trains lourds peuvent encore temporiser avec les difficultés et rester un peu en arrière, mais les vivres doivent rejoindre la troupe tous les jours, et même ils sont censés arriver de bonne heure au cantonnement, ce qui n'est pas toujours le cas. Si ces choses se passent en temps de paix avec des effectifs réduits, qu'arrivera-t-il en temps de guerre?

Il est difficile toutefois de préciser ce qui concerne les voitures de vivres qui sont des chars de réquisition. Pour ces véhicules, tous les éléments, nombre et poids des voitures, effectifs des corps et même le chargement seraient autres en temps de guerre. On doit donc se borner à constater qu'elles se sont montrées lourdes cette année et à demander qu'on étudie à nouveau la question au point de vue guerre.

Il n'en est pas de même des voitures de bagages qui sont des voitures d'ordonnance et dont le chargement est censé fixé d'avance. Ici on peut considérer le problème d'un peu plus près. Lorsqu'on a jadis fabriqué les voitures des corps, on les attendait depuis longtemps et l'on aurait eu le temps de songer

et au poids mort et à celui du chargement. Néanmoins on a construit avec une solidité que l'on pourrait appeler séculaire et avec la même abondance de matière première que tout bon Suisse impose à sa pipe et à ses souliers.

Une voiture légère traîne un petit chargement et il en faut beaucoup, mais nos voitures sont si lourdes par elles-mêmes qu'elles ne peuvent pour ainsi dire supporter aucun chargement¹. En outre, les voitures légères risquent de casser, mais elles ne se brisent pas toutes à la fois. Nos voitures elles ne casseront jamais mais elles peuvent, pas un accord unanime, n'arriver ni les unes ni les autres. Et cependant si un pays a besoin d'un matériel léger c'est bien le nôtre. Il faut que ce matériel passe partout, à travers la contrée coupée et montagneuse, aussi bien que dans nos prés verts saturés d'eau et de lisier.

Ce n'est donc un secret pour personne que notre matériel est lourd. Cette année il a eu maille à partir avec la route des Rangiers, voie bien entretenue et solide, mais qui, en qualité de tracé ancien, a d'assez fortes rampes. Ce serait une dépense inutile que de corriger cette route parce qu'une infinité d'autres chemins, bien pires, réclameraient aussitôt la faveur d'un même embellissement. C'est notre matériel et son mode de chargement qui a besoin d'être modifié.

Mais comment améliorer nos voitures ? Vu la dépense, il paraît difficile de les refaire à neuf ; et, quant à les transformer pour les rendre plus légères, la possibilité semble douteuse. Restent donc trois moyens : doubler les attelages, augmenter le nombre des voitures et diminuer le chargement.

Doubler les attelages est plus séduisant que d'augmenter le nombre des voitures parce que cela allonge moins les colonnes et n'augmente pas le poids mort à traîner en sus du chargement. D'autre part la traction à 4 chevaux est un peu inférieure à celle de 2 chevaux².

Diminuer le chargement paraît en tous cas indiqué. On peut le faire soit en supprimant la surcharge non réglementaire qu'une inspection détaillée révélerait très probablement partout, soit en diminuant l'attirail réglementaire ; ainsi par exemple l'in-

¹ La voiture d'ordonnance (v^e de bagages) pèse vide 778 kg. D'autre part, le poids normal à tirer pour deux chevaux étant de 1000 kg., on ne dispose pour le chargement que de 222 kg., proportion évidemment dérisoire et qui ne peut être modifiée que par le doublement de l'attelage.

² Pour nos 106 bataillons d'infanterie d'élite, il faudrait une adjonction de 530 paires de chevaux donnant (à 3 m. par paire) un allongement de colonnes total de 1590 m., soit environ 400 m. pour l'infanterie d'un corps d'armée.

troduction graduelle dans l'infanterie des cuisines roulantes déjà connues dans les autres armes. Cette augmentation judicieuse du nombre des voitures déchargera les bagages des monumentales cuisines de compagnie (147 kg.) institution aussi lourde qu'impratique pour le service de campagne. Désormais on n'aura plus à hésiter, dans une situation exposée, entre la faim et le déballage d'un matériel compliqué. Lorsqu'on ne pourra cuire individuellement, on amènera la soupe à portée.

Un autre équipement à alléger serait celui des couvertures dont on aura toujours besoin en hiver et dont il n'est guère possible de charger le fantassin.¹

En résumé, il semble que, pour résoudre le problème des voitures, il faudrait commencer par avoir des données parfaitement exactes sur le chargement réglementaire et sur la surcharge. Pour être renseigné sur ce dernier point, il suffirait de faire passer, pendant un certain temps, les voitures des corps une fois chargées, au poids public et d'en inspecter le contenu.

Si, en réduisant le chargement et en doublant les attelages, on n'arrivait pas à dominer largement la situation², il faudrait alors recourir en dernier lieu, à l'augmentation du nombre des voitures. Mieux vaut avoir des convois un peu plus longs mais arrivant en temps utile que des convois un peu plus courts qui risquent d'être arrêtés au premier obstacle.

Colonel CAMILLE FAVRE.

¹ Nous croyons que l'on pourrait facilement trouver un modèle de couverture (ou de demi-couverture), de moitié moins lourd et moins spongieux que la nôtre et tout aussi chaud.

² Nous empruntons à des articles écrits en 1896 (*Revue militaire suisse*, janvier-mars) les données suivantes sur le chargement des voitures des compagnies d'infanterie :

200 couvertures (2100 gr. à l'état sec)	420 kg.
Cuisine de compagnie	147 »
Bagages des officiers	105 »
Cantine »	43 »
Fourrage et divers (p ^r mémoire)	— »
Tare de la voiture	778 »
	<u>1493 kg.</u>

Soit une surcharge réglementaire de 493 kg., sans tenir compte du reste. Si on déduit la cuisine et la moitié du poids des couvertures, on descend à un poids réglementaire de 1136 kg., déjà trop élevé, si on songe que ces chiffres sont certainement au-dessous de la vérité. Le doublement des attelages amènerait probablement à un résultat satisfaisant comme capacité de chargement.

A la place des couvertures on peut aussi supposer, si l'on veut, des tentes-abris ou des capotes.